

Il était une fois... la décadence *Tale of Tales* de Matteo Garrone

Luc Laporte-Rainville

Volume 34, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82726ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2016). Compte rendu de [Il était une fois... la décadence / *Tale of Tales* de Matteo Garrone]. *Ciné-Bulles*, 34(3), 52-52.



Tale of Tales

de Matteo Garrone

Il était une fois... la décadence

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Les vices de l'humanité patageant dans un maiche infect: voilà ce qui intéresse Matteo Garrone. D'abord, une plongée troublante au cœur des agissements de la mafia napolitaine (**Gomorra**, 2008); ensuite, un voyage hallucinant dans l'univers factice de la télévision (**Reality**, 2012); et maintenant, avec **Tale of Tales**, une radiographie de la décadence humaine liée à une interprétation fantasmagorique du Moyen Âge. Il est vrai que son dernier film ne saurait être décrit autrement: il s'agit d'une déroutante fantaisie où l'homme, dans sa démesure, se plaît à contempler les fèces de la petitesse morale. Adaptant librement trois contes tirés du *Pentamerone* de Giambattista Basile, Garrone poursuit ici une démarche caustique pertinente, tout en insufflant un renouveau formel à son cinéma: décors somptueux évoquant les tableaux de Salvator Rosa, costumes d'une exquisité ineffable... Il en résulte un long métrage d'une beauté ahurissante, dont la quête esthétique frôle parfois la mégalomanie.

À première vue, les histoires mises en images par le cinéaste n'ont aucun lien

entre elles; chacune semble cheminer de façon indépendante, laissant le spectateur dans une hébétude totale. Pourtant, à y regarder de plus près, un point commun se dégage de l'ensemble: l'envie. Effectivement, chaque trame narrative montre des individus maladivement désireux d'arriver à leur fin, et ce, par simple jouissance personnelle. Que l'on songe à la reine de Selvascura et à son souhait irrésistible d'avoir un enfant. Pour que ce bambin devienne réalité, elle suivra les conseils d'un sorcier, soit de dévorer le cœur d'une monstruosité marine. Mais un tel festin coûtera la vie de son mari, puisque ce dernier, chargé de ramener l'organe, trépassera lors du combat mené contre la créature. Tout cela n'affligera en rien la souveraine qui, en s'emparant du cœur de la bête échouée sur une plage, ne daignera pas regarder le cadavre de son époux. Un désir de parturition accouchant (c'est le cas de le dire) d'un égotisme indécent.

Et ceci n'est qu'une partie de la vénerie collective exposée dans le film. Dans un autre segment, on verra Imma et Dora, deux sœurs âgées à la beauté discutable, vivre une aventure rocambolesque. *Primo*, Dora, par un indicible sortilège, se métamorphosera en une vénusté digne des œuvres de Sandro Botticelli; *secundo*, elle deviendra l'épouse du roi de Roccaforte, négligeant *ipso facto* sa sœur Imma. Cette

dernière, envieuse, cherchera à retrouver sa jeunesse en faisant affaire avec... un aiguiser de ciseaux! Oui, en échange de précieuses perles, elle demandera à cet homme de l'écorcher vive, afin, dit-elle, d'obtenir une nouvelle peau. Le tout se terminera, on s'en doute bien, par une tragédie immonde, sans que la beauté physique ait été recouvrée. Garrone, en racontant cet événement ignoble, pousse jusqu'à l'absurde ce désir de chirurgie esthétique. Car il s'agit bien de cela ici: charcuter un corps dans l'optique de retrouver un semblant de bonheur. La jalousie d'Imma l'illustre de façon percutante, faisant de son fantasme une pure inanité.

En ce sens, le metteur en scène renvoie le spectateur au monde contemporain, malgré l'époque dépeinte. L'individualisme crasse (la reine qui ne se préoccupe que d'elle-même et de son futur enfantement) et la superficialité délétère (la quête malheureuse d'Imma) le prouvent d'emblée, suggérant une sorte de déliquescence propre à la modernité. Garrone serait-il aussi pessimiste que Cioran? Fort possible. Surtout quand on se rappelle ce que le philosophe pensait de l'humanité: « Si on avait pu naître avant l'homme. » (*De l'inconvénient d'être né*, 1973). Voilà un long métrage splendide dans sa démonstration et hautement anxiogène dans son contenu. Une œuvre d'art digne des plus grands maîtres de la planète cinéma. **CE**



Italie-France-Royaume-Uni / 2015 / 133 min

RÉAL. Matteo Garrone **SCÉN.** Edoardo Albinati, Ugo Chiti, Matteo Garrone et Massimo Gaudioso, d'après *Pentamerone* de Giambattista Basile **IMAGE** Peter Suschitzky **MUS.** Alexandre Desplat **MONT.** Marco Spoletini **PROD.** Matteo Garrone, Anne-Laure Labadie, Jean Labadie et Jeremy Thomas **INT.** Salma Hayek, Vincent Cassel, Toby Jones, Shirley Henderson, Hayley Carmichael, Bebe Cave, John C. Reilly **DIST.** Les Films Séville